

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 60 (1950-1951)
Heft: 5

Artikel: Banatais et Comtadins : ou, de Temesvar à Carpentras
Autor: M.v.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-558651>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Complexité de la médecine moderne

Ces quelques indications incomplètes sur les risques que comporte un traitement à la Cortisone vous montrent que la tâche du médecin n'a pas été facilitée par l'apparition d'un tel médicament. Les difficultés augmentent après chaque grande découverte thérapeutique (les sulfamidés, la pénicilline ou la Cortisone), parce que les symptômes réputés classiques se modifient ou se masquent, les maladies se transforment, des dangers d'une autre nature apparaissent.

En même temps, la responsabilité du médecin augmente. Puisqu'il a à sa disposition de telles armes, il doit dans la mesure du possible en faire bénéficier ses malades. Mais, avant de

commencer un traitement à la Cortisone, il faudra bien peser le pour et le contre d'une telle entreprise.

La thérapeutique est, comme la diplomatie, l'art de choisir entre des inconvénients. Quand la maladie est grave, ou insupportable, il faut savoir courir certains risques. Mais, dans les rhumatismes chroniques, il faut être prudent. En dehors du côté financier encore très important à l'heure actuelle, il faut tenir compte de beaucoup de facteurs d'ordre médical et psychologique. Il faut dans tous les cas renoncer aux traitements de trop courte durée et préparer les malades à la possibilité des rechutes. Il ne faut en outre pas que l'apparition de la Cortisone empêche les médecins et les malades d'utiliser, dans la lutte contre le rhumatisme, tous les moyens thérapeutiques classiques qui ont déjà fait leurs preuves.

Emigrants d'hier, réfugiés d'aujourd'hui

Banatais et Comtadins

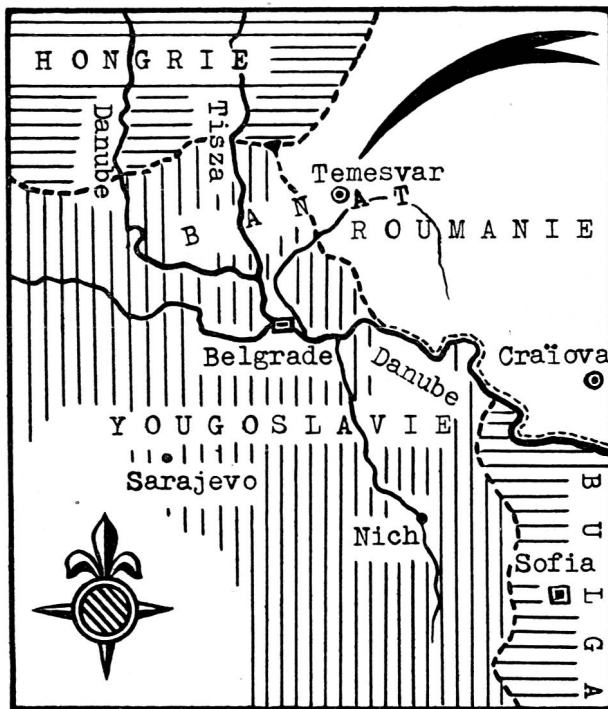
OU, DE TEMESVAR A CARPENTRAS

Aux XVII^e et XVIII^e siècles déjà, l'Europe courut de grands dangers dans les plaines du Danube, où le soldat de Mahomet rétrécissait considérablement les limites de la chrétienté, en venant à plusieurs reprises mettre le siège jusque sous les murs de Vienne; des Suisses, qu'ignore notre histoire officielle, le général de

Pesme de Saint-Saphorin, le général Nicolas de Doxat, et d'autres qui leur furent égaux par l'intelligence et la bravoure, contribuèrent efficacement à la déroute des incroyants. Deux siècles plus tard, voici qu'à nouveau un «rideau de fer» sépare le monde chrétien... de l'autre. A nouveau l'Europe est divisée, à nouveau l'incroyant submerge les pays danubiens.

A une centaine de kilomètres au nord de Belgrade commence la plaine du Banat, s'étendant profondément dans les terres roumaines et yougoslaves, débordant même quelque peu la frontière hongroise. Temesvar (Temisoara), aujourd'hui en Roumanie, en est la ville principale, et a donné son nom au banat.

Il y a deux siècles, le dernier duc de la maison de Lorraine, François II, qui avait épousé Marie-Thérèse de Habsbourg, devenait empereur en 1745, et entreprenait une lutte qu'il conduisit avec succès contre les Turcs. Mais il ne suffisait pas de chasser l'envahisseur, il fallait encore après son départ relever les ruines, refertiliser les terres dévastées pendant des décades, en un mot ramener la prospérité sur ces confins de l'Empire trop longtemps livrés au pillage. C'est alors que l'empereur, qui était né à Nancy en 1708, se souvenant de son pays d'origine, fit appel en 1750 à des Lorrains, à des Alsaciens et à des Bourguignons, pour aller coloniser les terres du banat de Temesvar, dans la partie alors hongroise de l'empire.



Très rapidement, ces nouveaux Banatais se révélèrent des colons hors de pair, transformant en quelques années ce pays marécageux et pauvre en grenier à blé de l'Europe centrale. Mais ils ne perdaient pas le souvenir de leur origine lorraine et française. Aussi, en 1918, à la fin de la première guerre mondiale, les Banatais demandèrent-ils que leur pays d'adoption soit érigé en une nouvelle Lorraine sous la dépendance de la France. Malheureusement pour eux, le traité de Saint-Germain, qui «organisa» l'Europe centrale, divisa le pays entre la Roumanie, la Yougoslavie et la Hongrie. Au début de la seconde guerre mondiale, la population qui, dans

l'Occident ont quitté ce qui était devenu leur nouvelle patrie, et sont venus chercher refuge en France: ils sont maintenant quarante mille, groupés aux alentours de Colmar, dans une installation fort précaire, tandis que trente mille autres Banatais attendent dans des camps des zones occidentales d'Allemagne et d'Autriche de pouvoir venir se fixer en France. Mais ce à quoi aspirent ces agriculteurs qui, en quelques décades dans un pays totalement étranger, avaient réussi à transformer des marécages en grenier à blé, c'est à un établissement durable, c'est à replonger de profondes racines, et dans le sol de France.



La Roque-sur-Pernes (Vaucluse) où trente Banatais ont déjà pu trouver un nouveau foyer et des terres à cultiver.
Photo Meyer, Carpentras.

ces trois pays, descendait des familles de colons de 1750, s'élevait à un demi million d'âmes.

La grande épreuve

C'est alors que vint la grande épreuve: farouchement hostiles au régime nazi, les Banatais sont cependant obligés de s'enrôler dans les armées allemandes, et à partir du 23 juin 1943, toute rébellion contre les enrôlements est punie de mort. En octobre 1944, les Soviétiques, nouveaux occupants de ces régions, prennent à leur tour des mesures féroces contre les Banatais qui sont massacrés, fusillés ou déportés. Dans la nuit du 30 janvier 1945, les villages sont cernés, et 90 000 habitants, hommes et femmes de 18 à 45 ans, sont rassemblés et déportés vers les camps de travail forcé de l'Est. Les enfants eux-mêmes sont arrachés à leur famille, envoyés dans des camps, ou incorporés dans l'armée rouge. Tous ceux alors qui ont pu s'enfuir en direction de

Campagnes désertées de Provence

Durement saignée par deux guerres mondiales, notre grande voisine se relève avec peine. En de nombreux endroits, la désertion des campagnes, si elle avait marqué un ralentissement durant l'occupation, étend encore sa lèpre. Quel touriste n'a été frappé en parcourant la Provence, et particulièrement les hautes parties du pays, par le lamentable abandon des terres laissées en friches, et des villages où les maisons s'écroulent les unes après les autres? Les statistiques officielles pour le département de Vaucluse nous permettent de faire des découvertes navrantes. On constate par exemple qu'en un siècle, sur 150 communes que compte le département, 39 d'entre elles ont perdu 50 à 75 % de leur population, tandis que 37 autres perdaient de 30 à 50 %, et 29 accusaient une désertion allant de 10 à 30 %. Mais le chiffre le plus lamentable c'est celui des quinze communes

ayant subi une diminution considérable, supérieure à 75 %. Ainsi, sur l'ensemble du département, 121 communes ont été victimes de l'abandon de leurs habitants, dans des proportions allant de 10 à plus de 75 %!

Un tragique exemple

Dans la commune de La Roque-sur-Pernes, où, comme nous l'allons voir, une passionnante expérience d'acclimatation de «personnes déplacées» est tentée actuellement, on comptait trois cents habitants en 1880. En 1950, il n'y en avait plus que soixante-dix-huit! C'est dire que de nombreuses exploitations furent abandonnées. Là encore, la statistique nous renseigne éloquemment: si en 1862, les terres labourables occupaient 604 hectares, les landes 291 hectares et les bois 18 hectares, aujourd'hui ces chiffres ont subi un effrayant renversement puisque les landes envahissent 800 hectares, les bois une centaine, tandis qu'il n'en reste plus que cinquante pour les labours. Au début de ce siècle — il y a donc cinquante ans — quarante grandes «campagnes» étaient exploitées sur le territoire de la commune: trente-deux d'entre elles ont été abandonnées, et il n'en est plus que 8 qui soient cultivées. Et le cheptel a diminué dans des proportions analogues.

Mais tout cela, c'est la désertion de l'homme qui l'a provoqué, et là également, les chiffres sont d'une terrible éloquence: en dix ans, de 1863 à 1872, on a compté à La Roque 105 naissances et 85 décès. Dans les dix autres années qui vont de 1933 à 1942, on n'a compté que deux naissances, tandis que les décès étaient encore au nombre de quinze! C'est pourquoi il n'y a plus aujourd'hui, dans cette petite commune provençale, que vingt-huit foyers, représentant deux personnes et demie par foyer!

Les causes de cette désertion sont fort diverses, et, d'une étude faite sur le territoire de sa commune par le maire de La Roque-sur-Pernes, M. Edouard Delebecque, retenons schématiquement ceci: au siècle passé, la culture de la vigne, celle de la garance pour les colorants, et la sériciculture, étaient, si l'on peut se permettre l'à-peu-près, «les trois mamelles» de cette commune de Vaucluse. Hélas! en 1860, la maladie des vers à soie, suivie quelques décades plus tard par la fabrication de la soie artificielle, tuait la sériciculture. Vers 1870, c'est l'introduction des colorants chimiques qui ruinait la culture de la garance, tandis que l'invasion du phylloxéra anéantissait le vignoble. Si l'on oppose à ces ombres, le fallacieux attrait des villes au moment où la grande industrie se développe, avec leur éclairage au gaz, le travail et le salaire tombant à heures fixes, on tient là quelques-uns des éléments de cette désertion de la campagne.

Les Banatais français y trouveront-ils leur nouveau foyer?

Pour M. Delebecque, connaître ces causes c'est leur chercher remède. Apprenant alors la présence en Alsace de quelques milliers d'agriculteurs hors de pair cherchant l'occasion de s'accrocher au sol français, il n'y avait plus qu'à se mettre en rapport avec eux pour tenter d'en installer un certain nombre sous le ciel de Provence. Seulement, «il n'y a qu'à» n'est pas encore la solution, si c'en est le chemin. Car on le conçoit sans peine, l'installation d'un plus ou moins grand nombre de familles, même sur des terres abandonnées et dans des maisons qui ne le sont pas moins, entraîne de gros frais. Tout d'abord, terres et maisons, même désertées, ont des propriétaires avec lesquels il faut traiter. Ensuite, pour remonter les murs, recréer des foyers et meubler ces intérieurs, il faut non seulement de la main-d'œuvre, et ce sont les Banatais, qui la fournissent, mais il y faut aussi des matériaux. D'autre part, pour remettre les terres en exploitation, il faut de l'outillage, des machines agricoles, des chevaux, du bétail, de l'engrais, des semences; il faut reconstituer les vergers et les oliveraies, semer du blé, planter de la vigne. Et quand tout ceci aura été fait, il faudra encore attendre les récoltes qui récompensent de toutes les peines. Mais durant tout ce temps, durant que l'on restaure les murs et durant que l'on sème le blé, durant que l'on conduit le tracteur à travers champs et durant que l'on défriche les landes envahissantes, il faut que l'homme vive, et non pas de pain seulement! Il faut qu'il se nourrisse, et il faut qu'il se vête pour pouvoir mener à bien cette œuvre admirable qu'il entreprend: ramener la vie, là où la mort semblait gagner inexorablement le terrain. Mais on le comprend sans peine, le maire de La Roque-sur-Pernes et les Banatais ne réussiront que si on les aide. C'est pourquoi s'est récemment constitué un Comité d'entraide des Français du Banat, qui peut être, c'est notre vœu le plus cher, le grain de blé d'où naîtront les amples moissons à venir.

M. v. T.

Une conférence de la Croix-Rouge examine à Hanovre le problème des réfugiés

La conférence sur le problème des réfugiés, convoquée par la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge et la Croix-Rouge allemande, s'est ouverte à Hanovre le 9 avril. Cette conférence, qui durera jusqu'au 14 avril, a pour but d'orienter les délégués des diverses sociétés de la Croix-Rouge invités sur la question des réfugiés en Allemagne et en Autriche, et d'étudier les mesures qui pourraient être prises par les sociétés nationales de la Croix-Rouge et la Ligue afin de contribuer à la solution de ce problème. La Croix-Rouge suisse, qui a pris l'initiative de cette conférence, y sera représentée par une délégation dirigée par le Dr G.-A. Bohny, président de notre Croix-Rouge nationale.